

l'avais voulu... Si tu avais fait ce qu'il fallait pour cela.

— Oh ! assez de reproches, Julie ! Ne justifions pas le proverbe qui dit que les chevaux se battent quand il n'y a pas de foin dans l'écurie. Qu'allons-nous faire ? La mère est plus fuyeuse que jamais contre moi. Tu as perdu ton pain, grâce à cette ignoble condamnation, que rien ne peut effacer, toute innocente que tu sois. Quant à moi, compromis aussi dans cette infâme accusation, condamné à quinze jours, que veux-tu que je fasse ? Où veux-tu que je me présente, maintenant ?

— Eh bien, tu joueras, comme tu jouais ! répliqua-t-elle durement. Et on te recevra toujours dans la compagnie que tu fréquente depuis si longtemps. C'est bien la peine d'avoir reçu de l'éducation, d'être sorti du ruisseau où l'on était né, pour s'y replonger volontairement ! Cela ne changera rien à ton existence.

— Dame ! que veux-tu que je fasse ? Et encore, même, cela n'est pas possible tout de suite. Il faut que le scandale qui a éclaté sur mon nom et sur le tien soit un peu oublié. Et on oublie vite à Paris, tu sais !

— Oui, les autres oublieront peut-être. Moi, je n'oublierai jamais !

— Ni moi !

— A la bonne heure ! Mais il ne suffit pas de ne pas oublier ! Il faut se venger !

— Cela, oui, tant que tu voudras ! J'en ai aussi soif que toi, Julie.

Elle le regarda longuement, le brûlant de la flamme de ses yeux sauvages.

— En auras-tu l'énergie ? fit-elle enfin, en baissant la voix.

— Tu me connais, et tu en doutes.

Et, en disant cela, sa bouche mince, au rictus devenu féroce, commentait éloquentement ses paroles.

— Bien ! bien ! répondit-elle, en lui tendant la main. Et si tu m'aides, si tu ne faiblis pas, foi de Julie, et tu sais si je tiens mes serments, je te pardonnerai toutes les déceptions que j'ai eues avec toi.

— Allons ! allons ! Julie, crois-tu que je ne le hais pas autant que toi, ce comte de Noiville !

Mais dis-moi bien au juste ce qui s'est passé.

Nous avons été arrêtés ensemble.

Depuis, nous ne nous sommes, pour ainsi dire pas revus, et j'ai besoin d'avoir tous les détails exacts de l'affaire de ta propre bouche.

— Tu les sais.

— Mais non, je ne sais que ce que tu as répondu aux juges. Ce n'est pas la même chose.

— J'ai dit la vérité. Me prends-tu pour une voleuse, toi aussi ?

— Oh ! non, non, mais je pensais que tu t'arrangeais plus ou moins pour prouver le mieux ton innocence.

— Ecoute-donc.

Prosper se rapprocha de la jeune fille, en saisissant une chaise sur laquelle il s'assit à califourchon, bien en face de Julie.

— Ce soir-là, dit-elle lentement, je sortais de chez une de mes pratiques, qui demeure dans le quartier des Halles, où j'avais passé ma journée et une partie de la soirée, j'étais restée au travail jusqu'à dix heures. Pour revenir ici, je pris la rue Montmartre, que je remontai sans encombre, à peu près jusqu'à la hauteur de la rue du Croissant.

Là, je m'aperçus tout à coup que j'étais suivie. Un homme que j'avais assez mal vu, mais qui paraissait riche, à son costume,

me, à certaines façons auxquelles on ne peut se tromper, après avoir passé devant moi à deux reprises en me dévisageant, marchait sur mes talons.

Tu sais que je ne suis pas toujours patiente. Ce soir-là, en plus, j'étais fort ennuyée. Je pensais que tu étais au jeu. J'étais inquiète, nerveuse, bref, de fort mauvaise humeur. Et cette poursuite qui, un autre jour, m'eût laissé indifférente, ou m'eût fait rire, m'irritait au suprême degré.

Cependant, comme l'individu ne m'avait pas adressé la parole, je ne pouvais rien dire. Il eût eu le droit de me répondre que je me trompais.

Cela alla bien jusqu'à l'entrée du boulevard. Mais là, je fus obligée par l'encombrement du trottoir, de ralentir le pas.

Je me trouvais justement sous un bec de gaz qui m'éclairait en plein.

L'homme en profita pour se rapprocher de moi, me regarder à loisir, et me dire à demi-voix :

— Charmante ! en vérité, charmante ! On ferait des folies pour vous, mademoiselle !

— Imbécile ! lui répondis-je, en lui tournant le dos, et je m'élançai brusquement vers la chaussée où, grâce à un embarras de voitures, je parvins à gagner l'autre trottoir, sans qu'il pût me suivre.

Arrivée à l'entrée du faubourg Montmartre, je me retournai vivement.

Il n'y était plus, soit que ma réponse l'eût découragé, soit qu'il n'eût pas retrouvé ma trace au milieu du va-et-vient des passants et des voitures.

Du reste, j'avais filé avec une extrême rapidité. Je ne perdis pas de temps, heureuse d'en être débarrassée, et je m'engageai aussitôt dans la cité Bergère.

Je m'arrêtai enfin à l'hôtel, où je causai un instant avec madame François, avant de remonter dans ma chambre.

— Et c'était le comte.

— Oui, lui ! Il n'y a pas à se tromper. Je l'avais bien vu, et je n'oublie jamais un visage.

— Je me doutais que tu étais, à côté, dans le tripot clandestin du père Malitourne.

— Parbleu ! Et même la chance était revenue. Je gagnais avec un bonheur insolent.

— Moi, j'étais inquiète. Madame François m'avait avertie qu'il courait de mauvais bruits dans le quartier sur l'établissement... en question... que la police devait être plus ou moins prévenue... Je résolus de t'aller chercher.

— Et tu rencontras Jules Pivin, qui sortait, après s'être fait « nettoyer » de tout ce qu'il avait, plus de cent francs qu'il venait de m'emprunter sur mon gain.

— C'est cela. J'avais reconnu sur le trottoir, guettant la porte du café où tu étais, deux agents en bourgeois. J'avais surpris quelques paroles échangées par eux. Bref, je te fis avertir par Jules Pivin, qu'il y aurait, certainement, une descente de police dans le tripot, et que tu viusses immédiatement me rejoindre au café de Madrid où je t'attendais.

— Voyons, achève ! Tu ne pouvais deviner ce qui allait arriver !

— J'étais à peine assise, regardant passer la foule sur le boulevard, quand, tout à coup, j'aperçus le comte de Noiville.

Il marchait lentement, un cigare aux lèvres, jetant de rapides regards autour de lui... surtout aux femmes qui le coudoaient... en homme qui a bien dû et qui cherche aventure.